L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 22 MARS 1885.

L'ART AU WORLD'S FAIR

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

LE SALON.

AVANT PROPOS

I.

Horace Vernet parlant du soleil de Londres, disait : C'est une orange enveloppée de papier de soie.

Le maître aurait pu ajouter : de soie d'un gris très opaque.

Durant l'hiver qui touche à sa fin, Londres n'a pas eu le monopole de se couvercle de plomb qui coagule quelque peu le tempérament anglais, et fait souvent éclater, sur les bords de la Tamise, des fièvres n'ayant rien à envier à celles des campagnes de Rome. "Où n'entre pas le soleil, le médecin entre fréquemment", conte un proverbe italien.

La Nouvelle-Orléans a eu fréquemment aussi son voile de brume épaisse, son ciel d'encre; elles a eu ses pluies abondantes, persistant tout un mois. Cela ajouté à des délais, inévitables sans doute mais funestes, dans l'aménagement général ; à des lenteurs douanières, administratives ; à la grève des cochers de *chars* urbains ; à la cherté trop longtemps maintenue des grandes lignes de chemins de fer ; à l'insuffisance de nos propres voies de transport, à leur défectueux fonctionnement ; à l'état scandaleux, dangereux des rues, tout cela, dis-je, a porté de rudes atteintes à l'Exposition du Centenaire du Coton, l'Exposition Universelle plutôt.

Néanmoins cette vilaine couche de gris londonien s'est dedoublée, puis dissipée à bout d'ondées, le ciel a retrouvé ses mille et un bleus; le soleil, après l'éclipse partielle figurant au programme de la saison et dont il a voulu donner le plein spectacle à nos visiteurs, a repris, l'autre jour, son éclat tout entier, à la suite de cet assombrissement d'une heure, et comme pour infliger une leçon à notre malheureuse ville, condamnée, aux ténèbres et aux *Hoodlums*, ces oiseaux de proie qui s'y ébattent, battent, gargottent et volent, dès que descend la nuit.

Si bien que, grâce à cette rentrée en scène du Soleil, le professeur-aéronaute M. Van Tassell, qui peut bien être le commis-voyageur et volant d'une incomparable marque de Champagne, mais ne me paraît point, malgré son dire, avoir résolu la question de la direction aérostatique, le jeu, avant hier, remplir son programme, accomplir l'ascension annoncée.

Sous une coupole d'un bien délicieux, où doconmment d'adorables nuages blancs, touffus, diaphanes, et qui semblaient l'inviter à monter : *Come up*, M. Tassell s'est élevé dans sa sphère *l'Eclipse*, en versant sur "un public idolâtre", mais impatienté d'une heure et demie d'attente, une vraie avalanche de prospectus aériens articles divers dont il est tombé, dans l'air, sur la terre ferme, dans les airs. Un progrès sur son illustre devancier.

Oui nous voilà, tout l'indique, en passe de journées de printemps. Mais c'est pitié, en vérité, que de si nombreux contretemps, que tant d'incurie, tant d'imprévoyance de lacunes et d'oublis impardonnables, dont pourtant ne sont en rien responsables les administrateurs de l'Exposition, c'est pitié ; que tous ces obstacles aient conspiré pour retarder, pour entraver les progrès de celle-ci, et transformer en affaire douteuse—sous le rapport pécuniaire—une entreprise qui, au début, promettait les résultats les plus brillants.

Elle a été conçue et exécutée dans des proportions gigantesques ; il y a eu des audaces rares dans ses plans d'architecture, de construction. Nulle part monuments élevés au commerce, à l'agriculture, à l'industrie, à l'art industriel, à l'art pur lui-même, ne revêtirent pareilles de grandeur ; nulle part improvisation ne fit plus osée et plus rapidement réussie—il y a eu des miracles en cela. Jamais de tous points, dans le nouveau-monde du moins, réponses plus prompteses et plus chaudes ne furent faites à l'appel d'une ville.

Pas un mètre de ce colossal terrain qui ne soit occupé par des envois gréciens ; tout ce que l'esprit humain a rêvé, a réalisé, est représenté là, en projet, sous forme embryonnaire ou sous sa forme définitive, si tant est qu'il y ait quelque chose de définitif en ce monde.

Ces millions d'objets groupés si pittoresquement, si luxueusement aussi ; produits les plus avancés, les plus merveilleux du travail et du génie d'Homme ; gigantesque mosaïque à laquelle chaque point du globe, pour ainsi dire, a porté sa pierre précieuse, semblent être là comme pour concourir à une colossale apothéose de la civilisation, qui marche toujours et luira demain de clartés dépassant de beaucoup en intensité celles qui déjà pourtant nous baignent, nous inondent de lumière, nous mettent une juste fierté au front.

Si une main puissante, âpre, infatigable au travail, si quelqu'esprit universalisé, un autre Pic de la Mirandole, par exemple, capable d'écrire aussi *"de omnire scibili et quibusdam aliis,"* pouvait donner, même en raccourci, en un précis aussi condensé que possible, l'historique de chacune des forces qui figurent sous les voûtes du palais de l'Exposition, comme autant de triomphes tangibles de la créature, ce serait là une quasi-encyclopédie d'un incommensurable intérêt. Par malheur, elle ne verra jamais le jour.

Que si l'incomparable modèsque, prodige des sa dixième année, repoussait sur la scène du monde, il est vraisemblable qu'il pâlirait devant semblable tentative et reconnaîtrait que ce labeur-là dépasse de beaucoup sa grandeur, en complexité, celui des fameuses 900 propositions.

Ici permettez-moi une pause ; elle est forcée.

Au début de ce premier article, un simple avant-propos, à vrai dire, une préface de la Revue du Salon, je frétais tout à l'heure le retour des journées printanières, rayonnantes ; de la lumière, et de l'azur. Je tombais bien, ma foi !

A peine écrites ces pages confiantes ligne, que le temps me rit au nez, si vous le permettez ce tour de phrase passablement contestable ; une nébuleuse qu'on ne pourrait pas dessiner celle-là ; et mon digne professeur de Rhétorique nous le répétait à satiété : Pour qu'une métaphore soit acceptable, il faut que le verbe en puisse reprendre.

Où le ciel si profond, si élevé tout à l'heure, touche presque nos têtes à présent. Il s'est couvert soudainement ; le sombre velum s'est refermé, épaissi comme jamais ; et voilà que les nuages amassés au-dessus de nous en un clin d'œil, se déchirent, se fondent en une masse d'eau qui cascade sans trêve.

Le Philadelphia Day fixé à cette date, samedi 21 mars, est mal servi, il fait eau. Je l'espère, ne fût-ce que par égard pour la Cloche de la Liberté, la célébration en sera ajournée. J'espère surtout que la série des avalanches de pluie ne va pas reprendre la rude guerre faite par elle à l'Exposition en décembre et en janvier.

Mais laissons là cette détestable averse, cette tristesse du ciel qui fait la nuit en plein jour ; oublions un instant le soleil absent, absolument comme l'éclairage municipal, et revenons à mon sujet.

Si les Etats-Unis sont la tête de colonne du monde entier, en fait de mécanique ; si dans le domaine des inventions pratiques, bienfaisantes, d'une utilité immédiate, constante, ils ne rencontrent guère d'égaux et pas de supérieur ; chaque jour ils étonnent par leurs enjambées de géant dans toutes les branches de l'industrie, même dans les arts industriels, et peuvent prétendre, dans un avenir prochain, à se redouter aucun concurrent ; si l'union Américaine peut, qu'il s'agisse de politique, de commerce, d'agriculture, d'industrie, parler haut, adopter la devise italienne : *"La Union fara da se"* en appuyant des faits accomplis le fier motto, elle est certainement en retard sur le chemin de l'Art

A peine à son second siècle, elle a employé ces cent et quelques années presqu'exclusivement à la fondation. A la consolidation de cette force qui la place maintenant à l'avant garde des nations. Et celles qui datent du plus loin, celles que n'aveuglent pas les vanités et les préjugés de nationalité, accueillent chaudement, acclament ce jeune, ce nouveau venu qui, à peine entré sur la scène de l'humanité, s'y manifeste déjà par tant de resplendissements.

Absorbée par un travail ardent, sévreuse, impatiente du résultat, qu'elle voulait sans délai et qui devait l'improviser puissante, respectée et désormais aussi consultée par tous, l'Union a dû forcément négliger quelque peu, en plutôt oublier presque complètement le côté artistique. Il fallait inévitablement qu'il en fût ainsi au temps de cette première incubation.

C'est pourquoi durant une longue période nous n'avons pas existé, pour ainsi dire, artistiquement parlant; la préoccupation de cette autre conquête n'était pas encore dans notre esprit.

A peine si de ci de là une haute personnalité nous visitait et venait initier au beau ceux à qui leur position de fortune trop modeste ne permettait pas le luxe des courses lointaines. Ces grandes leçons se produisaient à de trop longs intervalles pour porter des fruits.

Mais depuis, les voies de communication se sont multipliées, accumulées, simplifiées ; par-dessus celles-ci on a même jeté des ponts d'or destinés à solliciter, à tenter les princes de l'art—sous toutes les formes—à les attirer ici pour y commencer leur croisade à eux.

Les ponts d'or ont leur attraction ; l'artiste ne se contente plus de la vie éthérée ; à côté de sa poésie il a son positivisme ; il défie aujourd'hui les meilleurs calculateurs.

Donc les visites du talent se sont faites nombreuses. Et comme il a aussi son aimable contagion, son contact a causé une réaction qui, pour être lente, n'en était pas moins visible.

Peu à peu le charme a opéré, les influences ont réagi, les aptitudes natives se sont éveillées, le goût est né, a pris son essor, s'est répandu ; l'amour des choses de l'intelligence—littérature, musique, peinture, sculpture, est venu, a grandi.

La marche n'est point en cela aussi rapide que sur la voie du commerce, de l'industrie, mais l'élan n'en est pas moins donné ; il se continue, il se communique ; il se perpétuera.

Sous ce rapport, comme sous tous les autres, j'ai foi entière, illimitée en l'avenir de notre pays privilégié par la nature. Les intelligences y sont trop belles, trop nombreuses, trop diverses, pour qu'elles n'aient pas, l'heure venue, toutes les manifestations.

Cette heure n'a pas sonné encore; pourtant des faits accomplis, des faits isolés, acquis, prouvent irréfutablement qu'elle viendra.

Consultez vos souvenirs, vous verrez que déjà dans bien des branches de l'art, des artistes appartenant à la nationalité américaine—Nord et Sud—se sont fait remarquer en Europe ; dans les lettres, en musique, en peinture, en sculpture. Je pourrais placer ici des noms, et j'ajoute que ce contingent, si limité qu'il soit comme nombre, ses cependant fort honorable, si l'on songe à notre très courte existence comme nation ; si l'on se rappelle que, loin du vieux monde, épiés, jalousés, harcelés par le souverain d'antrefois, l'Angleterre, épuisés par la lutte où nous l'avons enfin vaincue, il nous a fallu tout créer, tout organiser, avec des ressources petites, au milieu de grands dangers.

Néanmoins, il le faut concéder, nous sommes encore à peine à l'aube de l'art. Si les aspirations n'en manifestent chaque jour plus vives ; si de temps à autre des individualités américaines saillantes se lèvent en France, en Italie, en Angleterre, le groupe en est encore trop clairsemé, trop minime, pour que nous ayons la vaine prétention d'être déjà classés sous ce rapport.

En pareilles circonstances, nous devions nous attendre à ce que l'Art, à notre Exposition Universelle, ne fût, pour nous Américains, qu'un Sésame d'un accès fort difficile. Notre bon sens, les points de comparaison à l'infini, l'évidence nous disaient que la serait notre faible.

Convaincus de notre infériorité en cela, nous avions pensé que les vieux pays d'Europe nous viendraient en aide ; que gouvernements, artistes, possesseurs de galeries détacheraient, pour un temps, quelques morceaux de leurs collections, et en permettraient la jouissance à nous mêmes et surtout à nos visiteurs ils toutes les parties du globe.

Nous avions cru encore que certains nababs des Etats-Unis qui, eux aussi, tient sous la main des chefs-d'œuvre de toutes écoles, les feraient figurer dans le musée de notre World's Fair. Nous nous trompions.

A cet endroit presque toutes nos espérances ont été trompées ; les nababs en question n'ont absolument rien distrait de leurs galeries ; l'Europe s'est abstenue, sauf la Belgique, qui chaleureusement accueilli notre appel et la France qui y a répondu sans doute, mais avec une réserve que nous regrettons tout en nous l'expliquant.

Il y a chez elle des trésors artistiques depuis longtemps accumulés et c'est cet grand bonheur si nous avions pu en montrer quelques-uns dans cette Exposition de la Louisiane ; la Louisiane qui est aussi la France, et qui ne doit ni ne veut l'oublier.

Les collections précieuses des Amateurs sont nombreuses à Paris. Je me rappelle l'admirable musée qu'elles y formèrent en 1874, au Palais de la Présidence du Corps Législatif, et qui convrit au profit de la colonisation de l'Algérie par les Alsaciens-Lorrains sous les auspices du comte d'Haussonville.

Le nombre des œuvres qui figuraient dans cette Exposition du comte les Etoiles, de toutes les époques, était au dessus de celui que compte le Art Hall de notre World's Fair ; il s'élevait à 798 ; mais quel choix, que de merveilles ; quelle somptueuse représentation des gloires de la peinture ! Comme les grands siècles y étaient dignement dans leur impressante et radiante beauté ; redoutable pour l'Ecole contemporaine, ou sont tant de splendeurs pourtant.

Quel dommage qu'aucune de ces adorables toiles n'ait pris le chemin de la Nouvelle-Orléans.

Je me hâte de le noter pourtant, car c'est justice : notre désir en cela a été servi de la façon la plus empressée, la plus active, par M. le Vicomte Paul D'Abzac, Consul Général et Commissaire Général de la République française.

Et par parenthèse, à ce splendide Musée, improvisé, en 1874, au Palais de la Présidence du Corps législatif français, figurait un délicieux *Fragolin*, (Ecole Française du Dix-neuvième siècle) : *Petite fille au colant*, détaché de la collection de M. le marquis d'Abzac.

M. le vicomte d'Abzac, dès la première heure, s'est fait un plaisir et un devoir de contribuer à populariser, à développer l'entreprise de notre Exposition. Il a fait agir des influences puissantes—la sienne entr'autres—pour nous assurer des envois tant désirés ; le succès n'a pas été ce qu'il le voulait.

Il faut tout d'abord l'avouer, d'ailleurs, un fort regrettable incident nous desservait considérablement en cette occasion. Par un déplorable malentendu survenu au Congrès de Washington, une clause du Tarif de mars 1883, si la date n'est bien présente, frappa d'un droit d'entrée de 30 0/0 les œuvres d'art de provenance étrangère.

Des protestations tardives s'élevèrent à ce propos au sein des chambres fédérales et au Message Présidentiel de M. Chester Arthur condamna très sagement cette disposition, si contraire à l'esprit du siècle où nous vivons.

Le coup était porté. De l'autre côté de l'Océan la mesure fut jugée inopportune ; le droit inique, exorbitant. De là des plaintes, de l'aigreur, des actes de représailles de la part des peintres et sculpteurs français ; une coalition, une sorte de mise en quarantaine artistique décrétée contre les Etats-Unis en général, et l'Exposition de la Nouvelle-Orléans en particulier.

Et tout cela, malgré les regrets sincères, exprimés spontanément par les artistes américains résidant à Paris, malgré l'intervention précédentielle alle-même que j'ai rappelée plus haut.

Il est mille fois fâcheux, en vérité, que la rancune se soit mise ainsi de la partie ; fâcheux que la question artistique se soit mêlée à une mesquine question de douane, et qu'une malencontreuse clause de tarif, dont le rappel est indiqué, certain, nous ait vaincu semblable déconvenue, nous ait aliéné des talents distingués, mais blessés par une malsonnante législation, et dont la participation aurait ajouté grande valeur aux richesses du *World's Fair*.

Ce détail de tarif n'a en assurément aucun effet sur l'action du gouvernement français ; pourtant moins heureux que l'Exposition prochaine d'Anvers, nous n'avons eu, nous n'aurons rien de cette source.

Il serait injuste cependant de ne pas reconnaître que si tableaux et sculptures, de provenance officielle, nous manquent entièrement, le ministère des travaux publics et des beaux-arts, M. A. Pallières nous a courtoisement fait envoi, par l'intermédiaire d'un homme distingué, M. Buisson, de travaux relatifs à l'enseignement, selon la méthode française actuelle, qui ont tout l'attrait d'œuvre artistique.

Par bonheur aussi, le camp des peintres parisiens mécontents—dont les susceptibilités sont du reste compréhensibles dans une certaines mesure—n'a pas rallié à lui tous les artistes.

Il y a sa division dans ce débat.

C'est grâce à cette division que de charmantes tableaux : peintures à l'huile, aquarelles, eaux-fortes, nous ont été adressées de Paris. Et je l'écris sans hésiter : au spectacle des jolies choses que nous avons là, l'exigence naît en nous ; nous regrettons celles que nous n'avons pas, que dans d'autres circonstances nous aurions pu avoir.

Au Salon de l'Exposition l'Ecole Française est représentée par une cinquantaine de toiles, qui, presque toutes ont de la valeur, attirent et ramènent fréquemment les visiteurs.

Quand je dis Ecole Française, j'entends les modernes, les contemporains, pour être plus exact. Seuls ils sont là ; sauf un Poussin et un Watteau, porte le catalogue. Jusqu'ici je n'ai fait qu'entrevoir ces deux derniers. L'un d'eux, le Poussin, petite toile de chevalet, est assez malheureusement placé. Un peu trop haut accroché, pour qu'on en puisse bien suivre tous les détails.

Le petit pays de Belgique est aussi, on ne saurait y contredire, une terre bénie pour l'art. Son apport en cela est relativement considérable et dans toutes les branches de cet art.

Pour nous il a fait largement les choses ; et il faut l'en remercier d'autant plus chaleureusement que sa propre Exposition est proche ; elle sera inaugurée en mai, à Anvers. Seul son gouvernement a accordé une allocation de fonds afin de mieux assurer le concours de ses nationaux à notre Exposition. Ses peintres vivants s'affirment là par 119 tableaux, dont beaucoup portent l'empreinte du vrai talent.

Quarante cinq artistes mexicains se font connaître à nous par cinquante huit toiles ; collection de l'Académie Nationale de Mexico, qui représente l'Ecole de l'peinture Mexicaine et sa marche depuis les deux derniers siècles.

Quant aux artistes Américains, je n'ai pu me rendre compte encore de leur travail, mais je ferai certainement ce relevé pour les lecteurs de l'*Abeille*.

Avant d'aborder la revue critique du Salon, que je commencerai dans mon prochain article, qu'il me soit permis d'adresser mes félicitations à ceux auxquels a été confiée la tâche longue, délicate, scabreuse, de la disposition, du placement des tableaux. Ils ont tiré un excellent parti du local affecté à l'art ; il y a dans cet aménagement ordre, méthode, goût.

Aujourd'hui je me contente de cette entrée en matière, de cet avant-propos. Je me propose de faire parcourir à mes lecteurs la galerie de l'Art. Sans doute je ne pourrai pas leur parler de chacun des 410 artistes qui y figurent, des 876 toiles exposées ; j'essaierai du moins de n'oublier aucune de celles qui portent le cachet du talent, de l'imagination.

Comme dans toutes les collections de ce genre, on trouve là des œuvres médiocres sans doute, mais celles qui ont leur prix sont nombreuses aussi, et par conséquent il y aura souvent plaisir à poursuivre cette étude.

Elle ne sera pas limitée au seul Salon proprement dit ; elle s'étendra aussi à plus d'une section du *Main Building* où figurent des œuvres, bronzes, émaux, panneaux, bibelots, qui appartiennent bien réellement à l'art et pourraient tenir leur place dans un musée. L'art aussi a en ses entrées, me dit-on, dans le Woman's Department, que je n'ai pas encore pu examiner, et où je saurai bientôt de l'aller trouver. Et qui sait, peut-être rencontrerai-je là des ouvrages dus à la Louisiane elle-même, la Louisiane que je ne vois pas représentée au Salon ; qui pourrait, qui devait l'être.

Lacune étrange, lacune fâcheuse sur laquelle j'aurai certainement à revenir. En effet il me sera facile de prouver que là des productions louisianaises auraient été exhibées avec honneur. Ce n'est pas sans une sensation de regret, de tristesse que j'ai constaté cet effacement inexplique, inexplicable.

J'écrivais au début de cet article que la section artistique n'était pas celle sur laquelle on avait compté pour l'éclat du World's Fair de la Nouvelle-Orléans ; un instant même on a pu craindre qu'elle ne fût entièrement sacrifiée. Cette crainte n'a plus raison d'être aujourd'hui. L'exposition de tableaux, de sculptures, d'objets d'art renferme au contraire des motifs excellents ; il est là, des compositions devant lesquelles s'arrêtent avec intérêt les plus exigeants et qui seront des sujets d'étude féconde pour ceux qui les suivent.

Pour finir, un petit épisode, hors d'œuvre, mais qu'on voudra bien me pardonner.

Je ne sais plus quel amateur anglais millionnaire montrait un jour à un visiteur son opulente galerie, où s'étalaient presque tous les maîtres de plusieurs grands siècles de la peinture et de toutes les Ecoles.

Cet examen artistique terminé, le collectionneur dit à son ami : J'ai un dernier tableau à vous présenter, et celui-là a coûté cher. Vous en jugerez.

Là dessus il le conduit devant un cadre minuscule où s'étalait un billet de la Banque d'Angleterre, billet unique, on à peu près, au montant de cinquante ou cent mille livres sterling ; la valeur précise m'échappe en ce moment. Arrêtez chiffres vertigineux ; ce ne compte plus, n'est-ce pas ?

Le visiteur s'incline devant ce prestigieux dessin à la plume signé de la Banque d'Angleterre, grande Ecole, Ecole à part, proprement de galerie, vous en conviendrez.

Eh bien, je commencerai, moi, ma revue par ou l'Angleterre finissait la science.

Entrez dans le *Government Building*—on vous désignera vite l'emplacement—et sous une cloche de cristal, ils sont, d'ombrement, vous amez devant les yeux un tableau extrêmement réussi comme lumière, comme éclat—un tableau, comment dirai-je.....de genre ; miniature, si l'on veut. C'est un diamant le *Cleveland Gem*—tant par la brillance et le bout d'une tige de métal. La pierre est d'une irréprochable limpidité, et elle pèse quarante-deux carats et quart. Quarante-deux ! vous avez bien lu ; elle pèse 42 carats et quart.

Ne vous laissez pas d'ailleurs aller à la tentation, ne proposez point de l'acheter : le *Cleveland Gem* est coté à $40,000 comptant. Et savez-vous qu'on est ainsi devenu possesseur, sans marchander ? Une actrice américaine. Eh oui, Mlle Minnie Palmer. Une soubrette se mesurant cette fantaisie ! On a raison de le dire : c'est l'âge d'or pour le théâtre.

L. PLACIDE CANONGE.

Conférence de M. Charles Gayarré.

C'est aujourd'hui à 2 heures, à la Salle de l'Union Française, qu'aura lieu la Conférence de M. Charles Gayarré sur *Les Grandissimes*. Une exécution, nous l'avons écrit.

Nous avons déjà dit ici notre opinion sur le sujet choisi et sur le talent du Conférencier. Nous n'avons donc plus à y revenir. Nous n'avons pas même à insister auprès de nos lecteurs pour qu'ils aillent entendre cette piquante étude, car nous savons déjà que les 100 places seront prises rapidement et qu'il y aura salle pleine. Belle cause conduite au plus convaincu et au meilleur des avocats.

—Nous avons sous les yeux les numéros 7, 8, 9 et 10 de *La Patria Ilustrada*, journal publié à Mexico, dont nous avons maintes fois entretenu les lecteurs de l'*Abeille*.

Illustrations et texte en sont fort intéressants. Journal varié, contenant des articles et des correspondances très recommandables et des chances dont quelques unes sont fort bien réussies comme dessin, comme légende.

GRAND OPERA HOUSE.—*A Celebrated Case (Une Cause célèbre)* est un drame en 4 actes précédés d'un prologue. C'est la traduction d'une des plus émouvantes pièces de l'Ennery, ce faiseur émérite, qui sait si bien nouer une action, la faire passer par des péripéties enchaînant l'auditoire, et la conduire, par des gradations excellentes, à un dénouement qui surprend et impressionne. *Une Cause Célèbre* est un drame dans la vraie acception du mot ; connoissez la note comique s'y mêle souvent, le diversifie et en fait mieux ressortir les scènes pathétiques ; rires et larmes.

C'est à l'excellente troupe de MM. Shook et Collier qu'est confiée l'interprétation de cette œuvre saisissante ; nous ne saurions la mieux recommander. Elle sera jouée tous les soirs de cette semaine et on matinée le jeudi et le samedi.

Son succès n'aura rien à envier à celui des *Deux Orphelines* et de *A Child of the State*.

Dimanche 29 mars, *The Long Strike*.

ACADÉMIE DE MUSIQUE. — M. Fred. Marsden, l'auteur de *Humbug*, n'a jamais mieux trouvé, semble-t-il, pour faire ressortir sous toutes ses faces le talent de M. Rolaiul Reed. Ce dernier actes sont un enchaînement de scènes où le comique du dialogue le disputé au comique des situations.

Dans ce feu roulant, c'est toujours M. Roland Reed, cela va sans dire, qui tient la note dominante ; cependant on ne saurait lui se faut remarquer et applaudir des acteurs de mérite. Bref, qu'ensemble varié portant où il s'est montré ; une pièce qui a eu un joulpe immense de représentations et qui aura longue vie encore.

La première représentation aura lieu ce soir ; et *Humbug* demeurera sur l'affiche toute la semaine.

THEATRE ST-CHARLES. —Le *Planter's Wife* connaît tout récemment ici un vif succès ; ce soir nous aurons une autre œuvre du même auteur, M. J. K. Tillotson. Le grand drame *Lynwood*, en 4 actes, vaut tout au moins *Planter's Wife*. Il servira de début à M. Eben Plympton, secondé par Mlle Rose Keene. L'œuvre a en plus de 100 représentations consécutives au Union Square Theatre et au Niblo's Garden, New York.

Demain, seconde représentation.

WERLEIN HALL — L'Orchestre Typique Mexicain commence demain, au Werlein Hall, un engagement qui s'étendra jusqu'au samedi, 28 mars, inclusivement. Donc six soirées charmantes à passer au théâtre de la rue Baronne.

Le programme de ce premier concert est composé avec le goût qui distingue M. Carlos Curti, le chef d'orchestre. Une réunion de morceaux de maîtres où brilleront les remarquables artistes qu'il conduit.

Prix d'entrée, 25, 50 et 75 cents.

WEST END.—La foule a déjà repris le chemin du West End ; les chars, bien remplis chaque jour, indiquent qu'on s'est empressé de revenir à ce charmant endroit.

Nous apprenons que les Concerts y commenceront vers la fin d'avril ou les premiers jours de mai ; avec un orchestre composé d'artistes habilement choisis et dont le nombre sera considérablement augmenté.

Ce choix est remis à bonnes mains. En effet le président de la Compagnie, le colonel Walker l'a de nouveau confié à M. D'Aquin, maintenu comme chef d'orchestre. M. D'Aquin se succède ainsi à lui-même ; on ne pouvait mieux faire.

DIME MUSEUM.—M. Robinson vient d'ajouter à son riche programme le professeur P. A. Stendhal qui se propose de faire passer le public par mille surprises, par de véritables émerveillements, grâce à son "Thaumascope électro-musical", une véritable merveille, nous assure-t-on, justifiant complètement son nom. On verra là une série d'effets de musique et d'optique plus surprenants les uns que les autres.

Allez voir aussi l'Hercule à vapeur. Avec l'aide de celle-ci combien de travaux cet autre Hercule pourra-t-il accomplir. A ne les plus compter.

Prix d'entrée 10 cents.

GRUNEWALD OPERA-HOUSE.—Demain commenceront à ce théâtre les représentations de M. Bolton : "Art entertainment," dont nous ne connaissons pas encore le programme.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLÉANS.

L'inclémence du temps, pendant toute la journée d'hier a été préjudiciable au succès habituel de l'Exposition. On a dû remettre à une date qui sera ultérieurement annoncée les cérémonies qui devaient avoir lieu en plein air dans la partie des terrains où est placée la cloche de la Liberté de Philadelphie. De même le feu d'artifice de la soirée a été aussi ajourné.

L'ouverture officielle de la section du Minnesota a cependant eu lieu à 1 heure, dans le palais du gouvernement. L'orchestre typique mexicain prêtait son concours mélodieux à l'attrait de cette manifestation. On y a entendu d'éloquents discours de MM. SAMUEL E. ADAMS, commissaire des Etats-Unis, du général JAMES H. BAKER, puis une adresse touchante et émue de Mme JULIA WARD HOWE, au nom de l'œuvre des dames à l'Exposition."

Différents orateurs de Saint-Paul et de Minneapolis ont encore pris la parole, puis au nom de la direction générale M. S. H. BUCK a reçu l'exposition du Minnesota.

Malgré le charme et l'intérêt qui s'attachaient tout naturellement à l'inauguration de cette féconde et vitale région du Nord-Ouest, placée aux sources mêmes du Mississipi, l'affluence des assistants s'est ressentie des détestables conditions météorologiques de la journée.

—Aujourd'hui aura lieu la visite en corps de la colonie germano-américaine. Le programme élaboré pour cette circonstance est le même que celui que nous avons déjà publié dimanche dernier.

Les attractions des diverses expositions industrielles méritent à l'heure actuelle l'examen des visiteurs les plus indifférents. Dans la galerie américaine de la façade de gauche, nous avons beaucoup remarqué une exposition vinicole californienne, dont les produits pour certaines liqueurs et vins légers paraissent en état de lutter avec la concurrence européenne.

Sous peu nous bientôt donner, dans nos colonnes, à cette exhibition californienne toute la place qu'elle mérite. Notre attention a été appelée hier sur un *pure grape brandy*, d'un alcool très pur, sans aucun mélange pour obtenir quelque coloration foncée, puis sur un vin sucré, l'*Angelica wine*, récolté à San Gabriel Valley, dans la région de Los Angeles.

L'arôme et le goût de ce crû, datant de 1875, nous a rappelé le *Frontignan*. Je me serai réservé avec des vignes dont on a laissé dessécher le raisin pour augmenter la proportion de la matière saccharine. Nous ne doutons pas que ce produit vinicole américain ne remporte devant le jury compétent un réel triomphe.

—Les expositions vinicoles de la section du Minnesota méritent aussi de fixer l'attention des connaisseurs. L'estrade de la grande maison bordelaise Evariste Dupont et Compagnie a fait une toilette nouvelle, qui promet beaucoup en faveur de son goût et du sage entendement de son représentant orléanais. Nous comptons du reste reparler, avec tout l'éloge qu'elle mérite, de cette gracieuse exposition, au premier jour.

—Hier soir, pendant un intermède du concert de la populaire musique mexicaine, le gaître typique représentait des cavalières brillantes d'une jeune chantatrice à la voix fraîche et ébouloupi qui s'accompagnait elle-même, sur un piano exposé dans cette section par une grande maison canadienne de Toronto.

Ce genre de réclame était fort goûté par les typiques visiteurs présents encore dans la galerie anglaise. Mlle Mélystha Adams, une charmante chanteuse polonaise d'une grande distinction, a fort bien dit quelques mélodies italiennes qui l'ont fait acclamer avec enthousiasme, triomphe tout spontané que l'artiste a, du reste, recueilli avec tant de grâce que de modestie.

L'ABEILLE a parlé dernièrement des expériences faites à Paris devant le ministère de la guerre, M. le général Leval, sur les ponts portatifs, système Eiffel. Or, nous avons vérifié hier, dans l'Exposition DECAUVILLE, aîné, le modèle d'un pont en acier de 21 mètres, pareil à celui qui a été monté devant le ministère de la guerre, et M. André, ingénieur, se trouvait des ateliers de Petit-Bourg. Les nous a appris que M. DECAUVILLE a fait un traité pour l'exploitation du brevet Eiffel. Les ponts de ce système sont portatifs et démontables ; tous les éléments sont pareils et peuvent également servir pour la construction de ponts de 20 mètres ou de 300 mètres. Ils sont construits en acier spécial ; leur densité est relativement légère ; il ne pèsent que 250 kilogrammes ou 500 livres par mètre courant et peuvent supporter le passage d'une charrette de 4 tonnes avec une portée de 21 mètres ; la charge totale maxima est comprise et égale à 16 tonnes.

On peut donc faire passer sur ces ponts des trains formés de wagons Decauville ou une file de charrettes successives du poids de 8000 livres, à la condition que le poids total des charges engagées soit inférieur à 32,000 livres. Le nombre de pièces différentes entrant dans la composition des ponts est très petit—sept au maximum—et les plus lourdes ne pèsent pas plus de 145 kilos ou 290 livres. Ces ponts sont facilement transportables, peuvent être montés très rapidement et par des hommes inexpérimentés. L'opération du lançage au dessus des rivières ou des ravins peut se faire en quelques minutes et sans exiger aucune installation spéciale.

Ces ponts sont portatifs et adoptés par les ingénieurs civils et militaires et par les entrepreneurs de France, d'Espagne, d'Italie, de Roumanie, de Cochinchine, du Japon, du Sénégal, du Tonkin, etc., etc.

Nous avons examiné hier le matériel roulant affecté au service de l'artillerie, exposé dans la section française. Nous avons déjà parlé des wagons à canons, mais nous ne pouvons laisser passer cette occasion sans signaler les applications si intéressantes faites dans la guerre de Turkestan et dans la guerre de Tunisie, lesquelles ont démontré que la voie de 0m60 en rails, de 9 1/2 kilos le mètre courant, est celle qui convient le mieux pour les transports de campagne.

On peut transporter sur cette voie les plus gros canons de campagne et n'importe quelle quantité de provisions et de munitions ; ce n'est plus qu'une question de wagons. Quant à la forme de ces wagons ; M. Decauville a été chercher un type entièrement métallique, —à cause du climat de la Tunisie—et aussi facilement démontable, à cause du transport par mer. Ce problème a été résolu d'une façon très satisfaisante, le même wagon pouvant servir au transport de marchandises, d'officiers et de blessés. Aussi le gouvernement français a-t-il déclaré ce petit chemin de fer d'utilité publique et celui-ci continue toujours à fonctionner régulièrement.

En janvier 1883 on y a créé un train "express" qui part tous les matins de Sousse et conduit à Kairouan en cinq heures. Quant au Tonkin, l'établissement du chemin de fer Decauville entre Chu et Lang-Son est aujourd'hui un fait accompli, au grand étonnement des Pavillons noirs et des mandarins chinois.

On nous a fait remarquer que lidée du capitaine Eudel, transportant des navires sur des voies ferrées a déjà été réalisée par M. Decauville dans l'Afrique équatoriale en 1880. Depuis lors, toutes les expéditions scientifiques sérieuses, telles que celle du Haut Congo, le colonisation du Sahara, l'expédition du Congo (mission Savorgnan de Brazza) etc., etc. se sont servies de ce petit matériel. Le principal pour tous les explorateurs n'est pas seulement d'avancer le plus vivement possible, mais surtout de parvenir au terme du voyage avec tout leur matériel, leurs armes et leurs bagages au complet.

La première expédition scientifique formée sous le patronage de la Société de géographie de France et ayant à sa tête M. Savorgnan de Brazza avait déjà tenté de remonter l'Ogôué avec des chaloupes à vapeur qui pouvaient se démonter pour franchir les rapides si fréquents et très rapprochés de la cataracte de démontage, c'est sur le dos d'hommes que toutes les pièces de [illegible] transportées, quelquefois pendant des [illegible] kilomètres avant de retrouver [illegible] navigable. On transportait de [illegible] les bagages, armes, objets d'[illegible] nécessaires pour renouveler les provisions de bouche, sans perdre trop de temps à la chasse, et les radeaux indispensables pour s'assurer la bienveillance des chefs de villages situés sur le bord du fleuve.

Or les indigènes—cupides et voleurs dans ces parages—sachant très bien que contenaient les caisses qu'ils portaient sur la tête, profitaient des difficultés du chemin et disparaissaient à la faveur des broussailles, emportant même quelquefois des pièces essentielles pour le remontage des chaloupes.

C'est pour éviter ces difficultés que M. Decauville proposa à M. Savorgnan de Brazza de transporter les chaloupes sans les démonter et avec leur petite cargaison, en les plaçant chacune sur deux wagons de la même manière que ce constructeur avait imaginée pour le transport des canons dans les forts, et pour transporter des arbres dans les exploitations forestières.

La pratique a prouvé l'efficacité de ce genre de transport ; on ne perdait plus aucune pièce de chaloupe et le vol devenait impossible, puisqu'un soldat de marine restait en faction sur chaque chaloupe pendant son passage à travers bois et broussailles. Il y a actuellement quatre applications scientifiques du matériel Decauville, pour le service des explorateurs dans l'Afrique Centrale.

L'exposition Decauville comprend encore des wagons pour le transport de la canne à sucre et pour les terrassements, ainsi que les wagons servant au canal de Panama. Ce sera le sujet d'une prochaine étude.

Le tableau des recettes de la semaine écoulée montrera mieux que tout récit quel degré de succès a atteint actuellement notre Exposition. Dimanche dernier, on s'en souvient, a été marqué par une pluie diluvienne. Mardi, on eu lieu la cérémonie du transbordement du Mexique et du Mississipi. Jeudi enfin, on a lancé sur les terrains un aérostat-monstre, dont l'ascension avait attiré une nombreuse foule. Quant à la journée d'hier, elle a été entièrement manquée par suite de la mauvaise humeur de Jupiter Pluvius.

Voici, dans ces conditions, quels ont été les encaissements quotidiens :

Dimanche, 15 mars	$ 2,722 00
Lundi	4,406 75
Mardi	5,479 75
Mercredi	4,410 75
Jeudi	5,465 00
Vendredi	3,698 50
Samedi	4,071 25
Total	$30,231 50

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 22 mars 1885.—Température—Beau temps ; vent du nord devenant variables et un peu plus frais.

**Température du 21 mars 1